

Katia et le crocodile Un fil rouge...

Chacun des personnages poussé par son idée fixe... poursuit son chemin, croise ou percute les autres, ce qui occasionne gags et loufoquerie. Le garçon-du-supermarché qui a remarqué Katia et la suit tout au long de cette mémorable journée, gardant le pas de course pour ne pas se faire distancer, est comme un fil rouge horizontal, qui nous attrape au passage.

Dans cette déferlante bonne humeur, on sent pointer la juste observation des comportements enfantins dans lesquels les enfants-spectateurs se retrouvent aussi : les trocs successifs, le jeu qui mélange naturellement vrais animaux et jouets en peluche, l'envie d'épater ses copines. Et plus encore les petites notations rigolotes (la resquille du garçon-du-supermarché qui a suivi Katia dans le cinéma) ou le détail incongru : un blondinet tire consciencieusement la chasse d'eau à chaque fois qu'on vide dans la cuvette un plein seau d'eau époncée! Pour la faire couler, sans doute...

Heureusement, il n'y a pas de débordement vers le « joli », le gentillet dont trop de réalisateurs parsèment leurs images quand il s'agit de films pour enfants. Minka n'est pas « joliment » débraillée et décoiffée ; quand elle sort de son lit, elle l'est pour de bon !

Investir les adultes

Pour nous faire partager cette explosion, les réalisateurs alternent des gros plans et des plans rapprochés (en particulier sur les enfants) avec des vues générales qui nous plantent dans un pittoresque quartier (du vieux Prague ?). Il faut sans arrêt plonger les yeux dans la cour ou les lever vers les balcons et les toits pour suivre les galopades des enfants, les escapades des animaux. C'est un vrai plaisir de capter ainsi des fragments de cette si belle ville, plus qu'un décor, presque un personnage, discret certes, mais présent tout de même. La grande mobilité de la caméra accentue cette découverte « à la sauvette » mais pas superficielle pour autant*.

Car c'est l'un des charmes de ce film que de montrer des enfants qui investissent aussi librement une ville comme terrain de jeux et qui, de plus, jouent à détourner les actions des adultes : « Moi aussi, j'veux jouer ! » s'écrie le petit garçon qui a ouvert les robinets de la lance à incendie pendant que les plus grands ont déjà escaladé l'échelle des pompiers. Pour les récupérer, il faut les faire sauter dans la toile tendue par les valeureux pompiers ! L'occasion est trop belle : une véritable noria s'installe immédiatement.

Et autour de ces enfants non-exemplaires, des habitants ordinaires sont surpris dans leurs préoccupations quotidiennes : c'est, pour la locataire irascible, aller porter en garde ses fourrures pour l'été ; c'est, pour une dame qui voudrait bien savoir si on vend des melons, la crainte de manquer une bonne aubaine : un attroupement, c'est forcément une queue pour quelque chose qui se mange... Tout un tas de petites égratignures de faits de société alors que les pompiers sont, eux, carrément ridiculisés. « Insolence du propos, satire des personnes trop sérieuses et des institutions qui en cachent d'autres, écrit Gérard Lefèvre, ainsi le corps des pompiers pris comme tête de turc (comme dans *Au feu les pompiers* de Milos Forman) renvoie à tout ce qui porte uniforme. Dans la Tchécoslovaquie de 1965-66, c'est un peu du vent annonciateur du Printemps de Prague qui souffle dans ce film pour enfants**.

* Cf. « Un conte dans la ville » pp. 20/21.

** L'École des Parents, décembre 1978.

Débordements

La multitude des personnages envahit l'écran, déborde du cadre et me renvoie à l'image où l'eau ayant rempli toute la baignoire, le crocodile, grimpé sur la planche qui flotte, s'échappe par la fenêtre ouverte.

Mais il n'y a pas que la baignoire qui déborde dans cette histoire : les ballons jaillissent des boîtes et rebondissent comme des éclaboussures, les enfants dévalent rues et escaliers comme de l'eau qui coule, pour se répandre dans l'appartement de Katia complètement inondé (pour de vrai !).

La scène où Katia et Micha franchissent impétueusement la porte cochère de la cour de l'immeuble évoque encore cette image d'eau bondissante. Pour détourner l'attention des enfants de la rue, Katia a fait semblant de retourner chercher un éléphant oublié, entraînant derrière elle les plus curieux. Faisant volte-face, elle rentre en courant et somme les enfants de la cour de bloquer la porte pour empêcher l'éléphant d'entrer. Mais, poussé par une locataire furieuse, l'obstacle saute, comme un bouchon.

Débordement encore, le petit vent de folie qui, gagnant tout le quartier, pousse un courageux vieillard à cheveux blancs et un ancien combattant portant élégamment chapeau, cravate et parapluie, à vagabonder sur les toits à la recherche du fameux crocodile.

Débordement aussi, dans le merveilleux insolite avec la séquence du ballon de Katia qui tourne dans le ciel, celle des carreaux cassés qui se réparent magiquement, celle, finale, des ballons qui remontent, tout bondissants, les marches de la rue, bouclant l'histoire. L'image est poétique certes, mais c'est parce qu'elle est cinématographique qu'elle prend toute sa force.